Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

55 | 2017

Les écoles du peuple à l'ère des révolutions
(1815-1880)

Claire FREDJ (éd.), *Femme médecin en Algérie. Journal de Dorothee Chellier (1895-1899)*

Préface d'Anne-Marie Moulin, Paris, Belin, 2015, 317 p., 20 €.

Nicole Edelman

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5389>

DOI : 10.4000/rh19.5389

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 246-247

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Nicole Edelman, « Claire FREDJ (éd.), *Femme médecin en Algérie. Journal de Dorothee Chellier (1895-1899)* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 55 | 2017, mis en ligne le 02 décembre 2017, consulté le 04 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5389> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.5389>

Ce document a été généré automatiquement le 4 janvier 2021.

Tous droits réservés

Claire FREDJ (éd.), *Femme médecin en Algérie. Journal de Dorothée Chellier* (1895-1899)

Préface d'Anne-Marie Moulin, Paris, Belin, 2015, 317 p., 20 €.

Nicole Edelman

RÉFÉRENCE

Claire FREDJ (éd.), *Femme médecin en Algérie. Journal de Dorothée Chellier* (1895-1899), préface d'Anne-Marie Moulin, Paris, Belin, 2015, 317 p., 20 €.

- 1 Le titre de la préface, « L'impossible mission de Dorothée Chellier », écrite par le médecin Anne-Marie Moulin, nous apprend d'emblée les difficultés que cette doctoresse a rencontrées en Algérie pour mener à bien sa tâche médicale. Dorothée Chellier est née au début de l'année 1860 à Alger, elle est reçue officier de santé à l'école d'Alger en 1887, elle est alors mariée et a une fille de 8 ans. Divorcée deux ans plus tard, elle poursuit des études de médecine à Alger et en 1894 soutient sa thèse qui en fait la première femme « algérienne », docteur en médecine. Elle pratique à Alger puis à Marseille, se remarie en 1898, puis après ses échecs en Algérie, elle revient en France et s'installe à Nice jusqu'à sa mort en 1930.
- 2 Elle a été rapidement préoccupée par la santé des femmes « indigènes ». Elle aurait ainsi créé dès 1889, à ses frais, dans la Casbah, un dispensaire gratuit pour ces femmes et leurs enfants. Et c'est en 1894, après qu'elle a soutenu sa thèse, qu'elle sollicite du gouverneur général Cambon une mission médicale dans son pays natal. Elle entend répondre alors aux ambitions de la « politique des égards », qui vise à étendre l'assistance aux populations musulmanes. Elle insiste sur la nécessité d'étudier les pratiques d'accouchement et de gynécologie en usage dans les différentes régions du pays, tout en étant persuadée de la supériorité du savoir français. Elle estime en effet qu'une femme « jouissant d'une certaine autorité [...] apporterait encore un peu de

lumière dans la partie féminine de la population indigène si ignorante des progrès de la civilisation » (p. 19). Dorothée Chellier, qui parle arabe, est alors envoyée dans l'Aurès en mai et juin 1895 pour étudier les pratiques gynécologiques, celles de l'accouchement, de l'avortement ainsi que les maladies utérines. Cette mission est facilitée par son appartenance à la franc-maçonnerie à laquelle elle est initiée en 1894 au sein de la première loge mixte du Droit humain fondée l'année précédente par Maria Deraisme. Dorothée Chellier consigne son travail et note ce qu'elle fait et voit : le premier texte concerne sa courte première mission ; il est suivi d'un deuxième, relatant son travail en Kabylie et à nouveau dans l'Aurès, un troisième daté de 1906 décrit ses deux dernières missions en Kabylie, en Oranie et à Tanger accomplies en 1897 et à nouveau en Kabylie en 1899. Elle y formule aussi des propositions pour lutter contre des maladies fréquentes et des suggestions pour les soins des femmes enceintes. Ses écrits nous découvrent les conditions de vie des femmes « indigènes » mais aussi la manière très éprouvante dont elle-même se déplace et soigne, tout comme les paysages et les communautés des villages qu'elle rencontre. Son travail de doctoresse est très intense, elle vaccine, effectue quelques petites opérations, délivre gratuitement des médicaments, déplore la gravité des atteintes de la syphilis, tente d'assister à des accouchements mais en vain. Aussi multiplie-t-elle les entretiens avec les matrones pour leur apprendre des pratiques obstétriques qu'elle estime nécessaires. Si elle est d'abord une doctoresse, celle qui soigne, elle est cependant convaincue par ses nombreux contacts que l'intérêt politique de la France est aussi un enjeu de ces soins : « il y aurait intérêt pour nous en respectant les mœurs arabes, d'agir sur la femme par la femme », écrit-elle. Elle est consciente du rôle qu'elle joue et des exigences politiques et idéologiques de la France coloniale : « Je savais que M. Cambon cherchait à utiliser les médecins non seulement pour apporter aux indigènes le secours des soins éclairés [...] mais encore pour hâter l'œuvre d'assimilation. » (p. 43). Les efforts de Dorothée Chellier vont cependant échouer. Elle tente encore en 1904 l'ouverture d'une consultation pour femmes près d'Alger mais à partir de 1909, elle quitte définitivement l'Algérie.

- 3 Les écrits de Dorothée Chellier constituent plus de la moitié (184 p.) du livre, et sont une riche et rare source documentaire à la fois médicale, politique et ethnographique. Une introduction et des notes de Claire Fredj permettent de mieux comprendre le travail de Dorothée Chellier dans le contexte colonial de cette deuxième moitié du XIX^e siècle. L'historienne expose précisément les conditions et le cadre de l'enseignement aux « indigènes », l'importance accordée à l'instruction des matrones, à la santé des femmes et des enfants et la difficulté de former des médecins ou même des auxiliaires médicaux indigènes. Peut-on cependant seulement analyser son échec comme le propose Anne-Marie Moulin en conclusion de sa préface : « Sa fierté de médecin, son adhésion au projet impérial ont réprimé sa conscience de sexe, face aux hommes de sa tribu. Car ce sont eux finalement qui ont rendu impossible la mission de Dorothée Chellier » (p. 16) ? Une analyse et une discussion plus politique et idéologique du cadre colonial, en particulier celui des lieux des missions que choisit Dorothée Chellier, à savoir l'univers berbère, aurait peut-être fourni d'autres éclairages juste esquissés.